

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 42

Artikel: Le monsieur qui "s'enuie"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

L'AMI DE BONIVARD

Extrait d'une lettre écrite de Vevey par Victor Hugo, à son ami Louis B., le 21 septembre 18...

Ce matin je suis allé à Chillon par un admirable soleil...

Chillon est un bloc de tours posé sur un bloc de rochers...

Il ne reste plus du cachot de Bonivard que le pilier, de la chaîne de ses pieds qu'un anneau scellé dans ce même pilier, de la chaîne de son cou qu'un trou dans la pierre. L'anneau de cette chaîne a été arraché. Je suis resté longtemps comme rivé moi-même à ce pilier, autour duquel ce libre-penseur a tourné pendant six ans comme une bête fauve. Il ne pouvait se coucher — sur le roc — qu'à grand-peine et sans pouvoir allonger ses membres. Il n'avait en effet que les distractions des bêtes fauves renfermées. Il usait le bas du pilier avec son talon. J'ai mis ma main dans le trou qu'il a fait ainsi. Et il marquait, en l'usant de même avec le pied, la saillie de granit où sa chaîne lui permettait d'atteindre. Pour tout horizon, il avait la hideuse muraille de roc vif opposée au mur qui trempe dans le lac. Voilà dans quelles cages on mettait la pensée en 1530.

Un jeune homme de Genève, nommé Michel Cotié, avait pour le prieur de St-Victor un attachement mêlé d'admiration. Quand il sut Bonivard à Chillon, il voulut le sauver. Il connaissait le château de Chillon pour y avoir servi; il s'y introduisit de nouveau et s'y fit donner je ne sais quelle besogne domestique. Quelque imprudence le trahit; il fut pris essayant de communiquer avec Bonivard. On le traita en espion et on le mit dans un cachot (le premier à droite en entrant). On l'aurait bien pendu, mais le duc de Savoie voulait des aveux qui compromissent Bonivard. Cotié résista vaillamment à la torture. Une nuit, il tenta de s'échapper; il scia sa chaîne et perça son mur avec un clou, il grimpa jusqu'à un des soupiraux et arracha une barre de fer. Là il se crut sauvé. La nuit était très noire; il se jeta dans le lac; il n'avait séjourné au château que l'été, et il avait remarqué que l'eau du lac montait à quelques pieds au-dessous des soupiraux; mais c'était l'hiver; en hiver, il n'y a plus de fontes de neige, l'eau du lac baisse et laisse à découvert des rochers dans lesquels est enraciné Chillon; il ne les vit pas et s'y brisa. Voilà l'histoire de Cotié.

Rien ne reste de lui que quelques dessins charbonnés sur le mur. Ce sont des figures deminature qui ne manquent pas d'un certain style: un Christ en croix presque effacé; une sainte à genoux avec sa légende autour de la tête en caractères gothiques, un saint Christophe (que j'ai copié; vous savez ma manie), et un saint Joseph...

Le soupirail par où Michel Cotié s'est précipité fait face au troisième pilier. C'est sur ce pilier que Byron a écrit son nom avec un vieux poinçon à manche d'ivoire, trouvé, en 1536, dans la chambre du duc de Savoie, par les Bernois qui délivrèrent Bonivard...

Il était midi, j'étais encore dans la crypte, je dessinais le saint Christophe; — je lève les yeux par hasard, la voûte était bleue.

Le phénomène de la grotte d'Azur s'accomplit dans le souterrain de Chillon et le lac de Genève n'y réussit pas moins bien que la Méditerranée. Vous le voyez, Louis, la nature n'oublie personne; elle n'oubliait pas Bonivard dans sa basse fosse. A midi, elle changeait le souterrain en palais; elle tendait toute la voûte de cette splendide moire bleue dont je vous parlais tout à l'heure, et le Lémân plafonnait le cachot.

VICTOR HUGO.

LO JUI ET LO CHRÉTIEN

On Jui et on Chrétien l'étiout
Su lo bô don pouai prao prévond.
Lo Jui, qu'avai bu on verro
Fa on plongeon daô tonnerro
Et tchi din l'ighie... Per bonheu
L'étaï lo tsantein! La chaleu
Avai pompa lo liquido
Et lo pouai l'irè quasi vuido...
Lo Chrétien, son camarado,
Trace ad plie proutzo veladzo
Et rapporte, tot empressa,
'Na bécellira po lo sauva.
Ma vouaite que l'Israélite,
Que cognessâ lo rite,
Refuse franc de monta
Vu qu'on étaï à sabbat!
Melebaugro, te n'ein vâo rin,
Fa lo chrétien!
Gros tatifou! grand bin tè fasse!
Vouaïque la nè, quitto la pliace.
Le leindeman, de grand matin,
Ao pouai s'aminè lo chrétien:
« Et comment vant lè z'affères,
Se dese à noutron compère?
— La becellira! m' n'amî,
Hurlè lo Jui, affauti.
— Parbleu! râila-pi, m'in fotto!
Lè demeindze, por no z'autro! »

E. C. THOU.

LE MONSIEUR QUI « S'ENNUIE »

ASSURÉMENT il n'est pas de gens plus ennuyés que les gens ennuyés. Je n'entends pas le mot *ennuis* au pluriel, c'est-à-dire cette expression populaire pour désigner, en masse, les tracas de l'existence, les désagréments, les pertes, tout l'ensemble des innombrables épines qui rendent la vie, parfois, difficile. Non, ce que j'entends, c'est l'*ennui*, au singulier. Cette souffrance qui va du malaise inconscient au désespoir raisonné, le *spleen* des Anglais, cet état d'âme de teinte sombre appelé, selon les uns, tristesse, humeur noire, découragement. Voilà l'*ennui*, voilà ce que produit l'homme réellement ennuyé et prodigieusement ennuyé.

Y a-t-il, au monde, un dénuement comparable à celui-là? Y a-t-il au monde gens plus détestables, qui, de peur que le temps ne les tue, viennent tuer celui des autres. Demandez à quiconque occupe dans le monde une place en vue si, chaque jour, des ennuyés ne les harcèlent de visites ou de correspondances saugrenues, de

questions bêtes ou indiscrettes. Une curiosité impertinente l'épie, l'ausculte, le tâte, le met sur la sellette. Certes, un interrogatoire est toujours impoli et, s'il se prolonge, une telle inquisition devient intolérable, surtout lorsque l'ennuyé s'informe de préférences banales: le genre de chaussures, le mode de locomotion, le degré de cuisson d'un bifteck, le nombre de grains de sel dans la soupe, etc.

Et, cependant, à tout prendre, ce défilé de bonshommes ennuyés ne manque pas d'intérêt. On finit par les classer, les déterminer, les étiqueter et la collection prend bientôt une tournure réjouissante. Voyez plutôt. En premier lieu, voici l'ennuyé *imbécile*; homme veule, pauvre dans ses conceptions, maladroit dans ses paroles et ses actes, incapable d'une adaptation rapide à un milieu quelconque, dépourvu d'imagination, de sympathie, voué éternellement à la plus lamentable des banalités. Cet homme n'a que des sensations grossières, épaisses. Il vous étourdit par ses phrases brutales et ses comparaisons accablantes, et, réellement, vous devez faire effort pour résister à l'atmosphère pesante et somnifère de ce malheureux.

Et voici le *modeste*, qui s'économise, qui comprend que la vie recèle d'autre chose que le bâillement continu et l'indifférence chronique, mais qui est incapable de se livrer, avare, timide, pleutre, il ne tente rien, il se laisse aller à son ennui et vient à nous dans le seul espoir d'une distraction momentanée ou d'une comparaison manifeste. Ne lui dites pas: « Faites ceci! Faites cela! » Non! ce serait inutile. Il vous répondrait: « Je ne peux pas », et si, par hasard, il le fait alors même ce sera avec un tel sentiment d'impuissance et une telle certitude de mal opérer que son ennui s'en aggravera. Et le vôtre aussi.

Mais voici l'ennui du *raté*, ennui torpide et vagissant du voyageur resté en route et qui se résigne à arriver trop tard ou à ne pas arriver du tout. Son excuse est toujours la même: — C'est bien sûr, tu ne t'ennuyas pas, toi. Tout te réussit. Pourquoi t'ennuierais-tu? Mais, moi... Jamais de chance, pas de veine, rien... Dis-moi un peu ce que j'ai d'amusant dans la vie?

Et le *réveur*? Oh! l'agaçant personnage. Avez-vous eu parfois, dans votre chambre, la présence d'un olibrius, assis dans un fauteuil, très à son aise, les jambes croisées, les mains inertes, le regard vague, perdu dans un lointain mystérieux. Il restait ainsi une demi-heure, une heure, sans parler, sans bouger. Vos questions demeuraient sans réponses, vos petites toux sans effets, vos gestes brusques et bruyants sans résultat. Pas moyen de secouer ce dormeur éveillé. Puis, tout à coup, il se levait, bâillait, soupirait, prenait son chapeau et filait, avec un petit bonjour et l'air réjouissant d'un croque-mort avant l'office. C'était le réveur, le poétique réveur, le chasseur de chimères. Peut-être, jadis, avait-il eu des rêveries prodigieuses ou exquises, mais ces rêveries avaient fini peu à peu, raccourcies, décolorées et l'ennui était

venu, l'ennui le plus lithurgique, le plus aride, le plus éxangue qui soit. Le plus douloureux pour lui et pour les autres.

Et l'égoïste, qui mène trop petite vie, qui ignore les autres, qui réprouve la sympathie et ne vous parle que de lui-même et de ses maux. Et le blasé, ennuyé par satiété de plaisir, par épuisement, par dégoût. Il a l'ennui du plaisir, l'ennui de la richesse, l'ennui de l'étude, l'ennui de tout. Il ne désire rien. Or, si tant désirer est un tourment, ne rien désirer est un malheur. Il se détourne du travail et de l'effort; pis encore, dans les distractions variées qu'il recherche, il garde ses habitudes mentales de dénigrement et de satiété et se rend ainsi incapable de s'intéresser sérieusement à rien. Celui-ci vient frapper à votre porte pour vous soumettre un projet, une idée. Vous l'encouragez. Il s'en va avec de bonnes paroles. Huit jours après, il revient :

— Eh! bien, et ton projet? demandez-vous.

— Peuh! je n'y pense plus; je cherche autre chose.

Et il étouffe un bâillement.

Mais l'énumération serait encore longue des ennuyés qui vous harcèlent sans que le sacrifice à eux consenti de quelques heures, par ci par là, leur soit d'une utilité visible. Je n'en veux plus citer que deux. Ils sont communs parmi les jeunes de notre époque. Je ne les crois pas incurables, parce que leur attitude n'est pas exempte d'un certain cabotinage et leur verbe d'une certaine littérature. Ce sont : 1° le sceptique; 2° celui qui s'ennuie par « sentiment du néant de la vie ».

Quels déplorables sots et énervants personnages. Vous les connaissez. Le premier a pris à tâche d'exterminer chez les autres comme chez lui-même, toute illusion, toute espérance, toute croyance en toutes choses. Il s'efforce à percevoir et à systématiser tout ce qu'il y a de vrai, de banal, d'inévitable dans les actes humains. Il cherche les causes mauvaises et vulgaires de toutes les œuvres matérielles et morales. Il ne croit à aucun bon sentiment; il dissèque chaque phrase; il ôte la saveur au sel et le parfum aux fleurs. On peut dire que la joie est morte là où le septique a raillé. Et malgré cette perpétuelle et douloureuse moquerie, malgré cet irrespect invincible, cet homme s'ennuie, cet homme gémit, cet homme ennuie les autres.

Son frère en ce genre de « travail », c'est le brave garçon qui a considéré le néant des choses et « l'inanité de la vie ». Rien ne m'est plus, ne m'est rien, dirait-il en sa très profonde et très subtile sagesse; et il vous accable d'interrogations pitoyables : « A quoi bon ? » — « Dans quel but ? » — « Pourquoi faire ? ». Toute œuvre est inutile, toute pensée superflue. La vie ne vaut pas qu'on la vive, etc., etc. — Oh! le vilain merle, et comme on le voit parler avec soulagement! Et comme alors on siffote avec joie ce vieux refrain de la vingtième année :

Si la tristesse est trop forte,
Si l'ennui vous pèse au front,
Mettez tous deux à la porte
Les amis le chasseront!
Oui, les amis le chasseront!
Prenez parfois dans la vie
Pour compagnon la folie
Et, pour guide du chemin,
L'Amitié, le verre en main.

LE PÈRE GRISE.

Potage nuptial. — Voici une recette provençale.

Voulez-vous connaître le potage qui est de rigueur en tout dîner de nocé qui se respecte dans les villages provençaux ?

« Mettez dans une marmite un kilo de bœuf provenant de la culotte, la moitié d'un gigot de mouton, du côté du manche, et une poule. Faites bouillir, écumez et garnissez avec carottes, navets, poireaux, céleri, oignons piqués de clous

de girofle et deux gousses d'ail, salez et laissez cuire. Passez ensuite le bouillon dans une casserole, jetez dedans du riz bien lavé et laissez cuire lentement. Au milieu de la cuisson, ajoutez une bonne pincée de safran. »

Un vrai festin à elle toute seule que cette soupe de mariage !

La bibliothèque éternelle. — En quoi faut-il relier les livres que l'on tient à conserver longtemps et à transmettre intacts à ses héritiers ?

La question vient d'être résolue par l'enquête qu'a ouverte une société de bibliophiles.

Le veau et le cuir de Russie ne sont pas à conseiller, paraît-il, sous le rapport de la durée. Au contraire, le maroquin, la peau de porc et, de préférence, la peau de truie sont pour ainsi dire inusables. Le bon parchemin peut être aussi employé dans certains cas.

Les directeurs de trente-neuf bibliothèques, qui ont été consultés, ont tous reconnu, en outre, que l'éclairage au gaz détériorait rapidement les meilleures reliures, et que l'électricité, à ce point de vue, était bien préférable.

A L'ÉCOLE

À l'issue de la dernière réunion des maîtres secondaires, M. Raphaël Lugeon, professeur de dessin, a fait à ses collègues une très intéressante conférence sur l'Art à l'École. Il convertit si bien son auditoire qu'une société en est résultée, qui se donne pour tâche d'encourager et de faciliter par tous les moyens en son pouvoir la décoration artistique des bâtiments scolaires.

A ce propos, et bien qu'il ne s'agisse plus ici d'art, mais plutôt d'histoire et de patriotisme, qu'on nous permette de signaler l'exemple très louable donné par un modeste instituteur de village français.

Le directeur de l'École normale de Nîmes accompagnait un inspecteur général en tournée dans un département du centre.

Arrivés dans le village en question, ces fonctionnaires se présentent à l'école des garçons pour la visiter. Ils ne trouvent personne dans la cour. La classe est commencée. Ils lèvent les yeux sur la façade de l'école et ils y aperçoivent un drapeau français.

— Nous sommes attendus, dit l'inspecteur général, voyez, votre instituteur s'est mis en frais pour nous recevoir.

Cependant la visite des personnages officiels n'était point annoncée.

On interrogea plus tard l'instituteur :

— Que signifiait ce drapeau mis au-dessus de la grande porte ?

— Mais c'était le 30 mai.

— Le 30 mai... Et puis ?...

— Oui, le 30 mai, et si vous l'aviez bien regardé, ce drapeau, vous auriez vu qu'il était incliné et cravaté d'un crêpe.

— Pourquoi ?

— Parce que c'était l'anniversaire de la mort de Jeanne d'Arc.

Ce brave maître, cet excellent Français mettait un drapeau sur la porte d'entrée de son école à toutes les grandes dates de l'histoire. S'il s'agissait d'un souvenir heureux, le drapeau était fièrement déployé. Si, au contraire, la date était celle d'un malheur national, le drapeau était en berne, portait un crêpe.

Dans le même ordre d'idées, cet instituteur avait également imaginé d'inscrire en beaux caractères rouges sur les murs de la classe les dates glorieuses, et à côté, en lettres noires, en lettres de deuil, les noms malheureux, les jours néfastes.

Aussi les enfants de ce village savaient-ils leur histoire; pour eux la patrie n'était pas une vaine abstraction; ils avaient le patriotisme raisonné, par conséquent exalté au suprême degré. Dans cette école il y avait une âme, et l'éducation y était vraiment nationale.

Equiyoque. — Un monsieur prend un journal et paye avec une pièce de deux francs.

La marchande. — Je n'ai pas de monnaie; vous payerez demain en passant.

Le monsieur. — Et si je suis écrasé aujourd'hui ?

La marchande. — Ah! bien! la perte ne serait pas grande.

Coquins d'enfants. — Bébé après avoir regardé longuement sa grand'mère :

— Grand'mère, est ce que tu étais déjà vieille quand tu étais petite ?

Cuiller à sucre. — Catherine est une jeune campagnarde nouvellement entrée en condition chez Mme G... Dernièrement, on était au dessert :

— Catherine, vous avez encore oublié de donner la cuiller pour le sucre en poudre.

— Mais, madame, c'est elle qui fait.

DU SOUFFLE

DIABLE! il faut avoir bon souffle pour parler l'allemand. Jugez-en.

Chez les Hottentots, *Hottentoten*, les kangourous, *Beutelratte*, se trouvent en grand nombre. Beaucoup sont capturés et mis dans des cages, *Kotter*, munies d'une couverture, *Lattengitter*, qui les met à l'abri du mauvais temps. Ces cages s'appellent donc en allemand *Lattengitterkotter*, et le kangourou captif prend le nom de *Lattengitterkotterbeutelratte*.

Un jour, on arrêta un assassin, *Attentater*, qui avait tué une Hottentote, *Hottentotenmutter*, mère de deux enfants hébétés et bègues, *Stottertrottel*. Cette mère, en bon allemand, avait droit au titre de *Hottentostenstottertrottelmutter*, d'où il suit que, de son côté, l'assassin prend le nom d'*Hottentostenstottertrottelmutterattentater*.

Le meurtrier fut enfermé dans une cage à kangourou, *Beutelrattentattengitterwatterkotter*, d'où il réussit à s'évader. Mais il ne tarde pas à retomber dans les mains d'un Hottentot, qui se présenta tout joyeux au chef du district.

— J'ai pris le *Beutelratte*, dit-il.

— Lequel? fit le juge.

— L'*Attentater lattengitterwetterkotterbeutelratte!* balbutia l'indigène.

— Mais, nous en avons plusieurs!

— C'est, acheva à grand-peine le malheureux, l'*Hottentostenstottertrottelmutterattentater*.

— Alors, vous ne pouviez pas dire tout de suite que vous aviez pris le *Hottentostenstottertrottelmutterattentaterlattengitterwetterkotterbeutelratte!*

Ouf!

Jeu de patience. — Un physiologiste dont le nom est ignoré, mais grande la patience, a compté un à un les cheveux d'une centaine de ses amis et connaissances, — opération qui n'a pas duré moins d'une semaine par personne, — et il a trouvé qu'en moyenne les rousses et les roux avaient environ quatre-vingt-dix mille cheveux sur la tête, les brunes et les bruns à peu près cent neuf mille, les blondes et les blonds au moins cent quarante mille.

*

Et puisqu'il est question de cheveux, voici encore un petit fait qui intéressera certainement nos aimables lectrices.

Non seulement la coiffure des Japonaises leur sert à indiquer leur âge, mais encore à désigner les filles à marier, les veuves consolables et inconsolables.

Les jeunes filles à marier se coiffent très haut sur le devant de la tête et tressent leurs cheveux en forme d'éventail ou de papillon, les sèment de cordes d'argent ou de petites boules colorées.

Une veuve qui cherche un second mari tord ses cheveux autour d'une épingle en écaille placée horizontalement derrière la tête.